

Avant-propos de l'auteur.

Ce récit est l'histoire de deux personnes qui se sont rencontrées par le biais du hasard. La correspondance épistolaire entre les deux personnages est authentique. Ces courriers ont été conservés précieusement pendant plusieurs années par Germaine, la maman de Jeannette.

Quelques jours après le décès de Germaine, tandis que je débarrassais le grenier de la maison familiale, fortuitement, je découvris un coffret dans lequel étaient rangées des lettres. Au fil des heures, je prenais connaissance des confidences de plusieurs chapitres de la vie de ma maman. Captivé, je m'empressais de retranscrire ces missives afin d'en garder une trace. Des années plus tard, j'informais ma maman de mon intention d'écrire sa biographie d'après ses lettres et ses souvenirs. Durant plusieurs mois elle s'est remémorée cette période très agitée.

Tous les personnages de cette histoire ont réellement existé. Je me suis attaché à raconter cet épisode personnel de la vie de ma maman, Jeannette, en respectant son témoignage sans jamais oser pousser la porte des derniers secrets.

A ce jour, une grande partie de cette correspondance n'existe plus. Fidèle à une promesse, j'ai remis à maman, Jeannette, la plupart de ces lettres lorsqu'elle est partie pour son grand sommeil. Afin que ce récit soit cohérent dans le temps et son déroulement, j'y ai adjoint les premières lettres que s'échangèrent en juin 1940, René, Germaine et Jeannette. Ces quelques feuillets mettent involontairement en place une histoire qui se renouvellera quelques années plus tard.

Note de l'auteur

Les principaux courriers figurent dans le récit, ceux manquants sont sur la version papier.

Un père, René, adresse à son épouse, Germaine et à sa fille Jeanne [Jeannette], quelques feuilles sur lesquelles les événements se bousculent. Le crayon est le seul lien qui les rattache. Plus tard, René rentrera auprès de sa blonde, comme il aime si souvent l'écrire, auprès de sa fille qu'il aime tout aussi fort. Quelques mois avant la fin de la guerre, suite à un événement impromptu, Jeannette, à son tour, prendra le crayon. A travers cette correspondance le destin de la jeune femme va basculer.

Sylvain, René Lejeau est né le 2 décembre 1901 dans une maison troglodyte, La Roche de Cestre, à quelques pas du petit bourg de Noizay situé en Touraine. Durant sa jeunesse René va à l'école du village puis, adolescent il entreprend des études de jardinier. En 1918, son diplôme de jardinier quatre branches en poche, René exerce son métier, pratique l'art de l'art de la plantation, de la taille et de l'entretien du potager chez les particuliers, dans les parcs et les jardins des maisons bourgeoises, cependant que sa sœur Albertine se marie avec René Fauvin, un habitant de Noizay, que sa maman Berthe vit toujours à la Roche de Cestre.

Germaine, Louise, Alexandrine Courcier voit le jour le 15 novembre 1905 à Aulanes près de Bonnétable dans la Sarthe. Deuxième enfant de la fratrie Courcier, elle grandit dans la ferme familiale. Tout en allant à l'école, Germaine aide ses parents dans la petite exploitation. A quatorze ans Germaine quitte l'école et part travailler comme chambrière dans les maisons bourgeoises à proximité de Bonnétable. Alors qu'elle vient d'avoir dix-huit ans, servante depuis peu dans une famille à la Chapelle Saint-Rémy, elle accepte un emploi de serveuse de table d'une durée d'une semaine pour une grande réception organisée au château de Noizay. Durant une journée de son séjour, cependant que René Lejeau présente dans le grand salon à une poignée d'invités privilégiés du propriétaire des lieux, des bouquets de sa

composition, Germaine croise le regard du jardinier. C'est le coup de foudre. Quelques mois plus tard Germaine épouse René et quitte définitivement la Sarthe. En 1925 le couple s'installe au château d'Athée-sur-Cher, René y est employé comme jardinier, Germaine comme bonne à tout faire. En janvier 1926 Germaine met au monde sa fille Jeanne puis continue d'exercer son métier de bonne pour les maîtres des lieux, envoie parfois quelques nouvelles à sa maman Alexandrine qui vit toujours dans la ferme d'Aulanes. En 1926, Martial le frère aîné de Germaine, fonde une famille tandis que sa petite sœur Yvonne se marie avec Robert Delpêche un jeune homme originaire du Mans.

Jeanne, Berthe, Alexandrine naît le 4 janvier 1926 au château d'Athée-sur-Cher. Jeanne reste au château d'Athée-sur-Cher seulement neuf mois car ses parents déménagent pour le château de Moncé à Limeray. La propriété, une magnifique bâtisse construite à l'emplacement d'une ancienne abbaye cistercienne, regarde la vallée de la Loire. Monsieur Vernon, propriétaire des lieux vient d'embaucher Sylvain Lejeau qui jouit dans la région d'une excellente réputation. Sylvain aura pour tâche d'y entretenir les jardins, les potagers, les arbres fruitiers, les serres et autres essences plantées sur le domaine, pendant que son épouse, Germaine, vaquera aux occupations de gardienne, à l'occasion, de cuisinière. Jeanne grandit dans ce havre de paix parmi les fragrances des massifs, les allées d'herbacées, les massifs à la française, à l'abri des frondaisons des érables champêtres, des marronniers. A sept ans, Jeanne intègre l'école communale de Limeray. Quotidiennement, malgré la distance entre la propriété et l'école, Jeanne effectue à pied le trajet aller-retour. Rentrée de l'école, ses devoirs effectués, elle aide au ménage, à l'entretien de la maison, parfois à la cuisine mais, la plupart du temps, Jeanne s'arrange pour délaisser ces tâches ingrates pour passer du temps en compagnie de son père, papa qui lui fait le plus grand plaisir en lui enseignant les rudiments du jardinage, en lui apprenant à reconnaître les variétés de fleurs qui composent les massifs.

Quelquefois, son père lui fait apprécier le doux parfum des fleurs qui se répand au dehors des serres. Pendant les vacances scolaires, Jeanne se divertit dans la propriété, accroît ses connaissances grâce à la bibliothèque personnelle de monsieur Vernon. Durant ces congés, elle profite également de la venue de son cousin Pierrot, un charmant petit garçon, bien élevé, garnement à ses heures. Ensemble ils jouissent des espaces du domaine, s'adonnent sans retenue aux jeux féeriques de l'enfance. Cher petit cousin Pierrot qui était secrètement amoureux de sa cousine. Le temps passant, il ne lui révélera jamais cette attirance mais Jeanne, qui depuis toujours avait deviné les coupables desseins de son [petit Pierrot] ne lui en tint jamais rigueur.

Durant ces années de jeunesse, le dimanche, juchée sur sa bicyclette, suivie par ses parents, Jeanne se rendait à Noizay, à la Roche de Cestre chez sa grand-mère Berthe, à l'occasion chez sa tante et son oncle qui habitaient dans le bourg tourangeau. Partie de campagne qui consistait généralement à aller y prendre des nouvelles de la famille et ramener quelques victuailles. Pour cette promenade dominicale, la famille empruntait joyeusement l'itinéraire sinueux et bosselé qui traversait les lieuxdits de la Bretonnière, la Degaudière et le sentier de Carcou qui aboutissaient à la maison-grotte de cette grand-mère si charmante. La Berthe, était une vieille dame toujours vêtue de noir de pied en cape, se faisait toujours une joie de recevoir sa petite-fille qui, malgré son jeune âge se débrouillait régulièrement pour arriver avant ses parents. Jeanne, baptisée Jeannette par sa grand-mère, abandonnait rapidement son vélo et allait s'installer à la table de la cuisine. Pendant ce temps, la vieille femme allait chercher dans le garde-manger situé au fond de la pièce principale, une tartine de gros pain sur lequel elle avait au préalable, déposé une épaisse couche de confiture. Cependant que ses parents donnaient leurs derniers coups de pédales, Jeannette dévorait avec un plaisir non dissimulé cette

beurrée réconfortante. A la Roche de Cestre, Jeanne et Pierrot commettaient toutes sortes de bêtises. Tandis que leurs parents vaquaient à leurs occupations, les garnements filaient au puits situé à l'extrémité de la cour, y chapardaient les seaux d'eau que la grand-mère avait péniblement mis de côté et s'amusaient sans retenue à laver les vêtements de leurs baigneurs, poupées et autres jouets. Souvent, à l'insu de leurs parents, les chenapans enfourchaient leur petite bécane et allaient se balader sur les hauts du village. Le long des chemins, tandis qu'ils avaient délaissé leur vélo, joyeux, ils cueillaient à l'envie des busseroles, des parisettes, des mûres. A la période des cerises, des pommes, des pêches sauvages, c'était l'occasion de cueillir une multitude de fruits, de les dévorer ensemble à pleines dents tout en s'amusant à l'ombre d'un vieux chêne. Au moment du raisin, leur biclou caché dans un fossé, bras dessus-dessous ils couraient dans les vignes grappiller des grains qu'ils dévoraient jusqu'à en attraper mal au ventre. Pendant les vendanges, alors que les parents foulait la récolte, les deux cousins buvaient directement à la cannelle du pressoir le moût du raisin et, quelques semaines après, lorsque la bernache était bonne à boire, les deux garnements carottaient une poignée de marrons cuits, chapardaient une fillette du précieux liquide et allaient se cacher derrière le logis du cochon afin de déguster en toute tranquillité cette dînette. A dix ans Jeannette avait comme meilleure copine, Janine Boileau, la fille du boulanger et, toutes deux se rendaient main dans la main dans la classe de mademoiselle Marie-Louise Decombes. La maîtresse était une grande dame, très mince, toujours élégante, très gentille, intransigeante dans son enseignement et qui parut éternellement vieille aux yeux de Jeannette. Pendant que les filles écoutaient assidûment les cours de la maîtresse, de l'autre côté du mur, les garçons prêtaient l'oreille à la classe de leur instituteur, monsieur Thomas. Pendant ses dernières années de primaire, puis jusqu'en 1943, Jeannette et d'autres jeunes filles du village composaient la compagnie des

Alouettes. Petite société dirigée par mademoiselle Decombes qui, à l'occasion des fêtes communales, présentait des petites pièces de théâtre, interprétait des comédies, des ballets. Lors de la fête de la remise des prix de fin d'année scolaire, comme à chaque fois, les jeunes filles, toutes affublées d'une longue toilette blanche, d'ailes d'ange, d'une couronne de fleurs d'oranger, sous la direction de leur institutrice, accompagnée par la fanfare municipale dans laquelle le père de Jeannette ne se privait jamais de la moindre pitrerie, sous le regard en coin des jeunes garçons, sous la vision attentive des parents et des citoyens, les Alouettes transformées en napées exécutaient leurs pas de danse. Tandis que les nymphes faisaient virevolter dans l'air leur cafetan, agitaient leurs ailes, que la musique résonnait, cachés sous l'estrade, Marcel Guertin, Georges Pilletan, Roger Percereau et Robert Lenoble biglaient les filles par en dessous.

Avant la guerre.

En 1939 Jeannette obtenait son certificat de fin d'études primaires. A cette occasion, Jeannette recevait de ses parents, une pièce de cinq francs [cents sous] argent dépensé en partie dans l'acquisition d'un petit chapeau et d'une paire de gants. Durant l'été, Jeanne passait habituellement ses grandes vacances à Limeray en compagnie de sa copine Jeanine mais, dès qu'elle apprenait que son cousin Pierrot déboulait chez ses grands-parents, Jeannette faisait aussitôt une escapade à Noizay. En effet, depuis qu'il avait emménagé à Périgueux, suite à la mutation de son père dans cette ville, les retrouvailles entre cousins étaient toujours empreintes d'un touchant désir imaginaire. Ils passaient leur temps à se raconter des histoires, ils se promettaient le bonheur, se promettaient de ne jamais s'oublier. En septembre de cette année 1939, même si Jeannette ne manquait de rien, elle ne pouvait prétendre à la poursuite de ses études, ses parents étant dépourvus financièrement. A la rentrée elle s'orientait vers un apprentissage de couture chez mademoiselle Marnais qui habitait

ruelle du Lavoir dans le centre du bourg. Pendant ce temps, Jeanine, la meilleure copine, intégrait la boulangerie de ses parents. Après ces premières années insouciantes, maman me racontait comment elle avait traversé l'épreuve de la guerre. Ses souvenirs se bousculaient. Malgré sa mémoire parfois défaillante, elle arrivait à situer dans le temps les événements. Elle me commentait quelques situations délicates, plusieurs circonstances particulières de ces années de privations, la réalité de l'occupation, la fin de la guerre, comment en 1944 elle devint marraine de guerre.

« En 1939 après les grandes vacances, j'ai commencé un apprentissage de couture chez madame Marguerite Marnais qui habitait ruelle du Lavoir à Limeray. Cela ne m'enchantait guère mais je ne savais pas trop quoi entreprendre comme métier. A cette époque je n'avais pas beaucoup d'idées sur l'avenir. C'était "la drôle de guerre" et mes parents ne savaient pas trop vers quoi m'orienter. En règle générale, les filles se dirigeaient vers des carrières de couturière, cuisinière ou dans l'administration, soit comme institutrice ou fonctionnaire dans une mairie ou une préfecture. Mademoiselle Decombes avait dit à papa que j'avais les capacités pour poursuivre mes études et devenir maîtresse d'école. Mais papa n'a pas voulu car il n'avait pas d'argent, il préférait que je reste encore à la maison. A la fin de cette année 1939, nous avons déménagé car monsieur Vernon ne pouvait pas nous garder à Moncé, faute de place, mais papa et maman travailleraient toujours à la propriété. Nous nous sommes installés passage de la Fontaine à Limeray. La maison était assez grande et il y avait un jardin. C'était entièrement clos par un grand mur, papa était satisfait, comme cela on ne pouvait pas être épiés de la rue. Papa aimait la discrétion. Il disait régulièrement que, moins on fréquentait les gens chez soi, plus on était sûr d'être en paix. Dehors c'était autre chose. De temps en temps, à Limeray, au café où papa aimait jouer au billard, il y avait un ou deux anciens adeptes des Croix-de-Feu. Papa me disait toujours

qu'il fallait les éviter car ils étaient avant tout nationalistes et anticommunistes et, même s'ils étaient devenus le Parti social français, le parti le plus important de la droite française, qu'ils disaient que la France avait la meilleure armée d'Europe et qu'ils n'avaient pas peur des Allemands, papa m'affirmait que bientôt il y aurait la guerre et qu'il fallait être pondéré dans ses propos, mesuré dans son attitude journalière. Durant cette période trouble, papa a continué d'œuvrer chez monsieur Vernon, par intermittence chez des particuliers. Maman travaillait quelques jours au château ou faisait des petits extras dans des maisons bourgeoises à Amboise ou Montlouis. Pour ma part, j'apprenais à coudre, à repriser, à broder, à faufiler, à border et à raccommoder. Mademoiselle Marnais était une dame charmante mais très autoritaire. Elle se prénomma Marguerite. Lorsque j'avais besoin d'un conseil elle n'appréciait pas que je l'appelle par son petit nom. Son père qui était peintre (un grand monsieur tout maigre) la réclamait toujours en disant : « Ma petite Marguerite, ma gentille Marguerite, ma Marguerite chérie. » En retrait, je me fendais la margoulette mais je faisais tout de même gaffe car Marguerite avait régulièrement le regard en coin et rien ne lui échappait vraiment. Quand je travaillais, je ne parlais pas beaucoup du fait qu'elle me rabâchait régulièrement qu'il fallait que l'œil soit continuellement sur le travail sinon on loupait une maille, on se piquait un doigt. Je n'aimais pas beaucoup cet apprentissage mais je ne pouvais pas faire autrement. Je savais que mes parents n'étaient pas fortunés. Je me disais que plus tard, je pourrais faire autre chose, qu'un jour je quitterais Limeray, que j'irais à Paris. Mon oncle Fauvin, le papa de Pierrot, qui voyageait beaucoup parce qu'il travaillait au chemin de fer, nous parlait souvent de Paris. Comme il était passionné d'histoire et qu'il s'intéressait continuellement aux événements, je me disais qu'un jour je finirais par partir. A Limeray, mes distractions consistaient à me hasarder lorsque j'étais motivée, aux cours de théâtre, à me distraire en compagnie de Jeanine, à lambiner

parfois dans le bourg. Quelquefois, l'abbé Benoît nous réprimandait parce que nous traînions avec les garçons, mais aussitôt qu'il avait fait demi-tour parce qu'il avait aperçu une bigote, nous repartions gaiement avec nos copains. Nous ne faisons rien de répréhensible mais dans un village comme Limeray tout se savait très vite. Si une fille avait un béguin et, si elle avait fait la bagatelle, tout le pays était au courant. Papa aimait beaucoup la musique, il avait été caporal clairon dans l'armée mais, personnellement je n'en pinçais pas pour l'harmonie de Limeray, je crois qu'il a toujours regretté que je ne fasse pas de musique. Nous passions le Noël 1939 à Limeray. Cette année-là, mes parents m'avaient offert un petit nécessaire de couture. La valisette contenait des aiguilles, deux dés en ivoire, quatre bobines de fil et deux paires de ciseaux. Papa m'appelait la cousette. Il n'usait pas beaucoup ses affaires car il était très précautionneux. Je n'ai pas le souvenir d'avoir reprisé une de ses chemises ou ses chaussettes. Les événements s'enchaînaient. A la maison papa se tenait au courant mais il ne nous parlait de rien. Il n'avait pas une nature au bavardage, il était toujours mesuré dans ses propos. Le midi, lorsqu'il écoutait les informations à la radio, c'est avec discernement qu'il séparait le vrai du faux. Ses parents avaient vécu la terrible Grande Guerre et papa détestait par-dessus tout les Allemands. Il avait cette rancœur à l'intérieur de lui mais il n'entretenait pas un sentiment national. Beaucoup d'amis de son père étaient morts lors de la Première guerre mais papa n'avait pas d'intention vengeresse. Il pensait que les hommes politiques seraient raisonnables, qu'ils finiraient par comprendre, même si parfois il pensait au fond de lui qu'il y aurait forcément la guerre. Je me souviens que lorsqu'il avait fini de travailler, à l'occasion il aimait bien boire une chopine avec ses copains. A Limeray, il y avait deux cafés, celui du Vieux Palais du père Leroy où papa allait parfois, mais la plupart du temps il préférait celui du père Fauchère, situé non loin de l'église. Le patron vendait des

graines, faisait le coiffeur et surtout il y avait le billard. Il était passionné par le billard, chaque partie suscitait en lui l'occasion de s'exprimer autrement qu'à travers son savoir de jardinier. Jouer à la carambole, boire en compagnie de ses copains, le rendait particulièrement heureux. Maman n'appréciait pas ces sorties au café car elle partait du principe que son époux René travaillait pour sa femme et sa fille. Elle entretenait une indéniable jalousie envers cette communauté qui dépensait son énergie et son argent à un jeu qui, pour elle, ne ressemblait à rien. Quand papa était au café, il était transformé, comme s'il entretenait, malgré lui, une sorte d'antinomie. Il aimait blaguer, n'était jamais avare d'un bon mot, prenait le temps de perdre son temps. Quand il n'était pas dans le bourg à s'occuper d'un jardin, il était généralement du côté du Haut Chantier chez un particulier. Pendant une pause, opportunément il aimait boire un canon avec son ami monsieur Vilette, au café du père Marcel Mahé, établissement à la réputation lugubre situé près de la gare. Le père Mahé tout en étant cafetier était également charron et réparait les roues des charrettes et des chariots. Je me souviens que le bonhomme avait toujours une grande quantité de roues de brouettes à réparer car comme il passait la plupart de son temps avec ses copains dans la salle du bistrot, il prenait énormément de retard dans son travail. Papa lui disait toujours qu'il ne devait pas faire ces deux métiers en même temps mais le bonhomme lui répondait toujours « si le père Lejeau y peut jamais se séparer de son sécateur, moi je me sépare jamais de mon bec d'âne ou de ma chievre, j'fais c'que j'eux et j'emmerde la maréchaussée ». Le père Mahé n'était pas facile mais papa disait à son propos que peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie et lorsqu'il ne pouvait pas aller dans le bourg pour jouer à la carambole il se rendait près de la gare. Pendant les fêtes, papa était un sacré boute-en-train car il aimait plaisanter. Quand il était dans l'harmonie, aussi bien pendant les répétitions que durant les cérémonies officielles, il n'hésitait pas à taquiner